

M'écrire au futur

Marcelle Brisson

Mon futur, à cinquante ans, c'est déjà mon présent. Pour moi, pas de changement radical à l'horizon. Et mon présent, c'est d'abord moi: mon être propre, mon autonomie, ma vie d'enseignante et d'écrivaine, mes amours, mes amitiés, mon insertion sociale. Pas de questions qui se posent comme chez bien des femmes mariées en terme de crainte: me laissera-t-il tomber pour une plus jeune?, mes enfants me visiteront-ils encore?, ne serai-je qu'une gardienne de marmots?; ou en termes de choix: devrai-je cesser de vivre pour lui, pour eux, afin de me retrouver? Comment m'y prendre? Pourrai-je affronter la solitude? Non, car je suis depuis toujours ce qu'on appelle une femme seule, c'est-à-dire une célibataire, et heureuse de l'être. Ma solitude est jouissive. Encore. Car je conçois qu'à l'approche du troisième âge, des célibataires, jusque-là résolues, puissent se sentir ébranlées surtout en période de crise: garderai-je mon emploi?, irai-je grossir le nombre de femmes qui vivent leur retraite dans une pauvreté extrême, suis-je vouée à l'isolement?, au repliement dans une cage de l'âge d'or?

Ces appréhensions ne m'ont pas encore atteinte. Est-ce à dire que j'ai franchi allégrement le cap de la cinquantaine sans crainte et sans questionnement? L'affirmer, ce serait me mentir à moi-même.

Car j'ai senti moi aussi, et à mes propres dépens, que la femme vieillissante était bannie systématiquement de bien des groupes sociaux où l'homme aux tempes grises est encore un élément désirable, qu'elle est très peu recherchée dans la course à l'amour et très vite mise hors circuit, malgré ses performances, aussitôt qu'une plus jeune entre en lice, alors que le quinquagénaire mâle attire et retient encore l'attention. Bien plus, j'ai réalisé que, sur le plan de la compétence même, on accordait souvent plus d'importance au discours non seulement d'hommes, mais même de femmes plus jeunes qui en étaient dépourvues. Comme si être jeune devenait un critère presque aussi décisif que d'être mâle dans notre type de société. Moi qui veux vieillir en ne cachant ni mon âge, ni les atteintes du vieillissement, je réalise que bien souvent on ne m'en laisse aucune possibilité: je n'ai pas le droit de courir moins longtemps, de marcher moins vite, d'être essoufflée, de partir plus tôt des soirées, - tiens, de tenir moins longtemps sur une ligne de piquetage! - sans qu'on te rétorque: Mais

voyons, tu es très jeune encore! Comme si, selon les champs d'activité, on est jeune ou on est vieux, et qu'il n'y ait aucune place pour vivre le passage de l'un à l'autre. Drôle de monde où le conformisme est si puissant qu'il nous empêche d'exprimer, et finalement de vivre, toute une gamme d'émotions qui se situent dans l'entre-deux des tons, des nuances, des différences.

Comme à mon accoutumée, j'ai résolu de regarder bien en face le sort qu'on me faisait ou qu'on pouvait me faire en tant que femme de cinquante ans et de passer outre. Ainsi j'ai fêté joyeusement ma cinquantaine, l'avouant au moins dans le groupe de mes amis et de mes connaissances. Surtout vaincre la honte qu'on veut nous faire ressentir par rapport à des réalités sur lesquelles nous n'avons aucune prise. L'âge - après le sexe, la couleur de la peau, la santé et quoi encore! Il m'arrive maintenant de dire mon âge en public, et même auprès de mes étudiants. Avec eux, ça m'a pris plus de temps, car je craignais les quiproquos qui puissent nuire à la relation pédagogique: comme si d'avoir tel âge te coupe irrémédiablement de certaines réalités propres à d'autres groupes d'âge. Il faut aussi être capable de récuser, sans rougir, certaines farces plates que les gars font parfois publiquement dans les classes sur les femmes vieillissantes. Montrer qu'il y a là un préjugé, froidement, sans en être vraiment atteinte, parce que justement on a déjà réglé son problème.

Pour ma part, je réalise qu'à travers le temps qui passe je suis de plus en plus heureuse. Est-ce à dire que j'apprends à vivre? Oui, sûrement. Et à mourir? Peut-être aussi. Comment cela? J'ai déjà été amoureuse de l'immortalité...au temps de ma folle jeunesse, comme dirait Villon. Mais c'est une illusion dont je suis aujourd'hui guérie. Je sais la mort inéluctable: je n'ai aucune prise sur elle! Mais je peux vivre pleinement le moment présent, sans me fermer les yeux sur ses contours fragiles, difficiles, aléatoires, qui lui confèrent un prix unique.

Extrait de la revue *Critère* n° 35

Marcelle Brisson est professeure de philosophie au CEGEP Ahuntsic, à Montréal.